

Voyage à Chernivtsi ou retour à Czernowitz ? Les paradoxes de la mémoire et de la nostalgie

Florence Heymann

Volume 29, numéro 1, 2010

Tourisme des racines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024751ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024751ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Heymann, F. (2010). Voyage à Chernivtsi ou retour à Czernowitz ? : les paradoxes de la mémoire et de la nostalgie. *Téoros*, 29(1), 17–30.
<https://doi.org/10.7202/1024751ar>

Résumé de l'article

Le tourisme des racines, qui s'est tout particulièrement développé cette dernière décennie, possède une fonction de quête identitaire liée à la nostalgie des lieux de l'enfance. Cet article évoque des expériences de retour à Czernowitz, capitale de la Bucovine du Nord, aujourd'hui Chernivtsi en Ukraine, et tente de montrer de quel espace et de quel temps les originaires parlent lorsqu'ils évoquent la ville des racines. Ces questions sont abordées à partir de deux types de pratiques : la première, « désincarnée », celle du cyberspace, est appréhendée à travers une *listserv*, la Czernowitz-L, qui regroupe des originaires de Czernowitz et leurs descendants; la seconde, « incarnée », concerne certaines expériences de retour à Chernivtsi, cette fois. Dans les deux cas, sont mis en lumière les multiples paradoxes qui accompagnent ces échanges et ces pèlerinages. Enfin, est esquissée la question de l'évolution de la nostalgie selon la place des acteurs dans la succession des générations.

Voyage à Chernivtsi ou retour à Czernowitz ?

Les paradoxes de la mémoire et de la nostalgie

Florence HEYMANN

Docteure en sociologie, HDR
Centre de recherche français à Jérusalem
fheyman@crfj.org.il

RÉSUMÉ : Le tourisme des racines, qui s'est tout particulièrement développé cette dernière décennie, possède une fonction de quête identitaire liée à la nostalgie des lieux de l'enfance. Cet article évoque des expériences de retour à Czernowitz, capitale de la Bucovine du Nord, aujourd'hui Chernivtsi en Ukraine, et tente de montrer de quel espace et de quel temps les originaires parlent lorsqu'ils évoquent la ville des racines. Ces questions sont abordées à partir de deux types de pratiques : la première, « désincarnée », celle du cyberspace, est appréhendée à travers une *listserv*, la Czernowitz-L, qui regroupe des originaires de Czernowitz et leurs descendants ; la seconde, « incarnée », concerne certaines expériences de retour à Chernivtsi, cette fois. Dans les deux cas, sont mis en lumière les multiples paradoxes qui accompagnent ces échanges et ces pèlerinages. Enfin, est esquissée la question de l'évolution de la nostalgie selon la place des acteurs dans la succession des générations.

Mots-clés : Juifs, Czernowitz (Chernivtsi), Ukraine, tourisme des racines, générations.

Les Juifs, tout particulièrement sujets à des émigrations répétées, cherchent, bien souvent, à un moment ou à un autre de leur parcours de vie et de la construction de leur identité, à renouer les liens avec le passé familial. Le tourisme des origines, qui met en œuvre des expériences de voyages de retour, possède ainsi une fonction de quête identitaire liée à la nostalgie des lieux de l'enfance, réels ou symboliques, directs ou indirects. En cela, ce type particulier de tourisme ne se différencie peut-être pas totalement du tourisme en général, qui, dans notre monde moderne, est devenu « *a fundamental social and cultural practice by means of which people construct ideas about the self, society, nation, the past and others*¹. » (Confino, 2000 : 112)

Ces expériences de « voyages pèlerinages » se sont beaucoup développées cette dernière décennie et elles concernent toutes les communautés juives, séfarades et ashkénazes, à des degrés divers et revêtant des formes spécifiques pour les unes et pour les autres. Pour les Juifs originaires d'Europe de l'Est, en particulier, le nombre de ces voyages a augmenté surtout après l'effondrement de l'Union soviétique.

Cet article évoquera certaines de ces pratiques ayant pour but la ville de Czernowitz, capitale de la Bucovine du Nord, aujourd'hui Chernivtsi en Ukraine, sujet de ma thèse de doctorat

(2001), d'un ouvrage (Heymann, 2003) et de nombreux articles (voir illustration 1). Après une rapide présentation des approches théoriques qui ont sous-tendu cette recherche pluridisciplinaire, j'introduirai la question des rapports conflictuels entre mémoire et nostalgie, dans le contexte d'une anthropologie des sentiments. J'essaierai de comprendre de quel espace et de quel temps les originaires parlent lorsqu'ils évoquent la ville des racines. Prenant en compte la donnée particulière et irréductible des Juifs qui reviennent sur les lieux où eux-mêmes, ou leurs parents, ont vécu la période de la Shoah, j'illustrerai en quoi cet élément peut biaiser le rapport au présent de ces mêmes lieux.

Ces questions seront abordées à partir de deux types principaux de pratiques. Dans un premier temps, je mettrai en scène le cyberspace, soit une pratique « désincarnée », à travers une *listserv*, la Czernowitz-L, créée en 2002, qui regroupe des originaires de Czernowitz et de la région, ainsi que leurs descendants. Dans un second temps, je décrirai certaines expériences de retour à Chernivtsi, « incarnées » cette fois. Dans les deux cas, je tenterai de mettre en lumière les multiples paradoxes qui accompagnent ces échanges et ces pèlerinages et de montrer comment mémoire et nostalgie évoluent selon la place des acteurs dans la succession des générations.

Anthropologie du passé et histoire du temps présent

Cet article se fonde sur la recherche d'anthropologie du passé que je mène depuis le début des années 1980. Ces années-là ont connu un nombre croissant de travaux ayant pour thème la mémoire et les témoignages — écrits, photographiés, filmés. Ce nouveau genre de recherche des origines, de retour vers les racines, m'avait alors conduite à tenter de faire resurgir, par l'évocation, une région et une histoire juives que je jugeais oubliées, conservées uniquement dans la mémoire des survivants, qui, par ailleurs, à cette époque, entretenaient avec leur propre nostalgie des rapports très conflictuels.

L'anthropologie du passé, qui tente de définir les modalités de conscience de soi adoptés par des personnes ou des groupes à travers la construction du temps et la perception du passé, veut apporter de nouveaux éclairages à la problématique de l'identité, qu'il s'agisse d'une anthropologie de la mémoire, individuelle ou collective, des représentations et des usages du passé, réel ou fictif, de la connaissance historique et de sa diffusion sociale (Heymann, 2005 : 38).

Jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique, j'ai travaillé dans le cadre d'une histoire orale, au carrefour de deux disciplines, l'anthropologie du passé et l'histoire du temps présent. En effet, ces deux disciplines utilisent la même langue pour décrire le monde qu'elles étudient. L'histoire du temps présent se tient elle-même à une frontière, « celle où se frottent l'une à l'autre la parole des témoins encore vivants et l'écriture où se recueillent déjà les traces documentaires des événements considérés » (Ricoeur, 2000 : 581). Les mémoires de ceux qui étaient nés, avaient vécu et étaient partis un jour de ce lieu devenu, pour eux, fantôme s'inscrivaient à la croisée de destins individuels et collectifs. Augé (1998 : 44-45) pose la question : « Est-ce que la vie réelle que nous vivons et dont nous sommes témoins chaque jour, psychologues ou non, herméneutes ou non, ne se présente pas comme un entrelacs d'histoires, d'intrigues, d'événements, qui impliquent la sphère privée ou la sphère publique, que nous nous racontons les uns aux autres avec plus ou moins de talent et de conviction ? »

Comme le dit Lapiere (1989 : 259-260), « [l']organisation toujours réagencée de la mémoire face au bruit et au désordre du divers événementiel manifeste à la fois la singularité irréductible de chacun et l'identité socioculturelle composite de tous. C'est une vision à plusieurs foyers : en elle, s'incarnent diverses mémoires sociales. » Entre l'individuel et le collectif, un double mouvement se structure, passant par des phases et des étapes. Les destins particuliers, quelle que soit leur irréductible singularité, sont conditionnés par le contexte social immédiat et par le ou les groupes restreints auxquels chacun appartient (Ferraroti, 1990 : 61). Les rapports sociaux, tels qu'ils existent à un moment donné, et tels qu'ils évoluent, influencent la vie de l'individu, c'est-à-dire ses manières d'être, de penser, ses choix affectifs, idéologiques, professionnels, économiques.

La Chernivtsi contemporaine, pour mes interlocuteurs cliché pâli de la ville d'autrefois, a déraciné la mémoire de la vie quotidienne de l'entre-deux-guerres, pourtant toujours « à fleur de lieux », et ce sans presque laisser de traces. À la fin de mon travail, qui n'était autre qu'une « recherche du temps perdu », j'ai eu la sensation d'inscrire la ville dans

une pérennité du souvenir, illusoire, mais apaisante. J'ai vécu mes propres voyages vers la Chernivtsi actuelle, je l'évoquerai rapidement, comme une expérience grave et passionnante où, pour moi, « voir était reconnaître » (Heymann, 2003 : 360).

Tourisme désincarné et mémoire virtuelle : le Web et la Czernowitz-L

Depuis 2002, il existe sur la toile une *listserv*, Czernowitz-L, dont l'histoire débute en 1997, dans la mouvance d'un intérêt grandissant pour les recherches généalogiques, et notamment celles liées à la communauté juive de Czernowitz et du centre hassidique voisin de Sadagura. Une liste de diffusion informelle fut créée sous le nom de « Sadagorans United », qui devait s'élargir, quelques années plus tard, en Czernowitz-L (Hirsch et Spitzer, 2010 : 261).

Dans sa dénomination même, la Czernowitz-L présente l'un des nombreux paradoxes qui lui sont inhérents — et le mot de paradoxe reviendra sous ma plume. En effet, Czernowitz ne s'appelle plus ainsi aujourd'hui, mais Chernivtsi, et la ville se trouve en Ukraine. Elle ne s'appelait pas non plus Czernowitz entre les deux guerres mondiales, à l'époque où nombre des membres de la liste y résidaient. Car à ce moment ils habitaient Cernăuți, dénomination roumaine d'une ville alors en Roumanie, puisqu'elle avait fait partie des provinces « annexées », ou « reconquises » au lendemain de la Première Guerre mondiale. Et ceci n'est que l'épilogue d'une longue histoire, car cette capitale de la Bucovine a de fait été revendiquée, pendant des siècles, par des nations toutes aussi convaincues les unes que les autres d'en être les propriétaires légitimes (Heymann, 2003 : 10-11). La ville fit ainsi partie de la Moldavie, de l'Empire ottoman, de l'Autriche-Hongrie, de la Roumanie, de l'Ukraine soviétique, enfin de l'Ukraine indépendante. Toutes ces nations ont d'ailleurs, à tour de rôle, imprimé leur marque sur le paysage et sur son contexte social et culturel, justifiant à merveille à propos de la ville l'emploi de l'expression « palimpseste » (Heymann, 2009 : 42).

Ce forum prit très vite de l'ampleur et il compte aujourd'hui plus de 350 membres, dans leur grande majorité des Juifs originaires de Czernowitz et de sa région, de première, deuxième et troisième générations. Qu'une quatrième génération poursuive ou non les nombreuses discussions du forum dans les années à venir sera l'une des questions que soulèvera cet article. En raison du succès croissant de la *listserv*, un site Internet a été créé pour le groupe, sous le nom de *czernowitz.ehpes.com*. Ce site est devenu rapidement un centre d'archives dynamique et il s'enrichit en permanence de documents, de cartes, d'articles, de photographies et de cartes postales, d'histoires familiales et de bibliographies (Hirsch et Spitzer, 2010 : 261). Mais ce sont avant tout les messages des membres de la Czernowitz-L qui contribuent tout particulièrement aux perceptions virtuelles de la ville en donnant de la matière et de l'épaisseur à ses représentations historiques, géographiques, culturelles et politiques. Cette fonction a pu faire dire à certains membres que Czernowitz n'a commencé à prendre une forme concrète dans leur esprit qu'avec Internet (Hirsch et Spitzer, 2010 : 262). Et pourtant, l'idée de la ville reste virtuelle : en dépit de son grand pouvoir informatif et de la possibilité de télécharger et d'imprimer certains documents, il manque « *the smells, scale,*



ILLUSTRATION 1 : Couverture d'une collection de cartes postales de Czernowitz (source : collections de Gennadig Jankowskij et Ivan Snihur, sur une idée de Sergij Osatschuk, Chernivtsi, 2003).

and tactile physicality of the “actual,” certainly, but also of the analog “originals” from which they were generated². » (Hirsch et Spitzer, 2010 : 264) Pour citer Boym, dans *The Future of Nostalgia* : « Computer Memory is independent of affect and the vicissitudes of time, politics and history; it had no patina of history, and everything has the same digital texture³. » (2001 : 347, cité dans Hirsch et Spitzer, 2010 : 264)

Pour poursuivre l'analyse de Hirsch et Spitzer, les « communautés en ligne » déterminent un sentiment d'appartenance à un groupe qui relève de l'illusoire et cette appartenance reste virtuelle et désincarnée. Les membres du groupe partagent ce qu'ils pensent être une certaine intimité. Leurs centres d'intérêt paraissent être les mêmes. Leur quête d'identité se répond. En fait, ils ne savent que peu de choses les uns sur les autres, n'ont pas de visage et leurs noms ne sont souvent que des pseudos ou des pseudonymes (Hirsch et Spitzer, 2010 : 265).

Mémoire et nostalgie : que reste-t-il de l'espace et du temps de la ville de nos ancêtres ?

Pour Boym (2001 : xiii), « *nostalgia (from nostos – return home, and algia – longing) is a longing for a home that no longer exists or has never existed. Nostalgia is a sentiment of loss and displacement, but is also a romance with one's own fantasy*⁴. C'est bien de nostalgie qu'il s'agit lorsque Alain K. évoque la ville où il est né pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il vit aujourd'hui en France. Quand il parle de sa ville de naissance sur la Czernowitz-L, il dit « Czernowitz », soit une ville qui n'existe plus et qui même n'a jamais existé pour lui, puisque il est né à Cernăuți. Et pourtant, il écrit : « *I saw Czernowitz as a Mittle Europa city closer to Prague and its German speaking elite than to Moscow or Kiev. Czernowitz was taken from Romania by Stalin for losing WW2 and inherited by Ukraine which does not look like it understands the soul of what it now “owns”*⁵. »

Un autre correspondant, Hardy B., plus âgé que le premier et qui vit aujourd'hui en Israël, lui répondait : « *All this is nostalgia, Prague no longer speaks German, Czernowitz no longer has German speakers. The soul of old Czernowitz left 60 years ago to Israel and America, as refugees. What is left are memories and nostalgia. And this too not for very long now*⁶. » Ce constat désabusé est douloureux, mais réaliste. Cette urgence du « plus pour très longtemps maintenant » est sans doute l'une des raisons de la multiplication, depuis une vingtaine d'années, des expériences de retour sur la terre des origines que nous évoquons ici.

En amont d'une analyse sur ces pratiques, deux questions émergent : les Czernowitziens constituent-ils, à proprement parler, une diaspora ? Chernivtsi représente-t-elle, pour eux, une *homeland* ? Pour répondre à la première question, on peut se référer à la liste des critères constitutifs d'une diaspora, tels qu'ils sont précisés par Safran (2005 : 37). Celui-ci en définit sept. Les originaires de Czernowitz remplissent trois critères sur les sept. Eux-mêmes, ou leurs ancêtres, ont bien été dispersés à partir d'un « centre » originel vers deux ou plusieurs aires géographiques étrangères. Ils portent une mémoire collective, une vision, ou des mythes concernant leur lieu d'origine : son histoire, ce qu'ils y ont vécu, les souffrances qu'ils y ont subies. Enfin, ils continuent à se définir, à un niveau ou à un autre, comme constitutifs de l'identité princesps du lieu. Les nombreuses discussions de la Czernowitz-L reflètent à merveille ces recherches de liens. Il sera donc légitime de parler de diaspora, même s'il s'agit plutôt, *stricto sensu*, d'une « diaspora dans la diaspora ». Les quatre critères restants ne peuvent pas, ou peu, s'appliquer aux Czernowitziens. En effet, on ne peut pas dire que leur rapport avec l'élément dominant de la société dans le pays d'accueil soit compliqué. Bien au contraire, ils sont, la plupart du temps, parfaitement intégrés

dans les sociétés d'accueil, que ce soit en Europe, en Amérique ou en Israël. Ce dernier pays, par exemple, s'enorgueillit d'un nombre impressionnant de récipiendaires d'origine bucovinienne ou czernowitzienne du Prix d'Israël, l'une des distinctions nationales les plus prestigieuses. Ils ne considèrent pas leur lieu d'origine — Czernowitz — comme leur véritable patrie et comme l'endroit où eux-mêmes ou leurs descendants devraient retourner. Même s'ils aiment se retrouver en ligne en tant que communauté, ils ne souhaitent pas, dans l'immense majorité des cas, vivre en tant que groupe distinct. Enfin, leurs rapports culturels, religieux, économiques ou politiques avec la patrie d'origine ne sont pas reflétés de manière significative dans leurs institutions collectives (Safran, 2005 : 37). Ce qui différencie ainsi les membres de ce groupe d'une diaspora classique s'explique vraisemblablement par le fait que la « patrie d'origine » n'existe plus dans son cadre géographique, social et culturel originel, comme sont absents, sur place, ceux qu'ils pourraient considérer comme leurs descendants. Ce qu'il reste dans la « vraie vie », ce sont des lieux désincarnés, sans les êtres et sans la culture qui en avaient déterminé la spécificité entre les deux guerres mondiales.

Pour poser la deuxième question, à savoir si Chernivtsi représente, pour les Czernowitziens, un *homeland* ou un *homeland-diaspora*, on se référera à ce concept tel qu'il est défini par Weingrod et Lévy (2006 : 691) : il s'agit de « *groups that migrated or were driven from their native land (the "homeland"), and subsequently found their way to other places (a "diaspora") where, over lengthy time periods, they maintained their own distinct communities and dreamed of one-day returning to their Ancient Home*⁷ ». Pour ces auteurs, les *homelands* « *are complex places in which new attachments continue to be constructed : Return is not the end of the story, but rather another beginning that develops new contents and new directions*⁸ » (Weingrod et Lévy, 2006 : 710).

Les originaires d'un *homeland-diaspora* maintiennent ainsi des communautés distinctes et rêvent de retourner un jour vivre sur leur terre natale. Il est clair que cette définition ne s'applique pas à Czernowitz. En effet, les associations d'originaires de cette ville ont pu être actives et le sont encore, et elles intéressent même à l'heure actuelle les deuxième et troisième générations, mais la nostalgie y est souvent ambivalente, pour les mêmes raisons que celles déjà développées ci-dessus. Cette ambivalence vient peut-être également du fait que la nostalgie, qui devrait être la quête d'un lieu, n'est plus en fait que celle d'un temps, celui de l'enfance (Boym, 2001 : xv).

Comme tout *homeland*, généralement considéré comme lieu sacré et idéalisé, la « Czernowitz des Czernowitziens » revêt bien des traits idéaux, puisque la ville est celle de l'origine, une origine qu'ils relient aux deux piliers mythiques de leur mémoire et de la construction de leur identité : le *shtetl* — la bourgade juive d'Europe orientale —, et l'Empire austro-hongrois et sa culture germanique. Mais ce sentiment est ambivalent et, tout autant, le *homeland* est bien souvent rejeté.

Retour et Shoah

Dans ma recherche sur les identités juives de Bucovine, j'ai pu suivre une évolution dans les références au passé parallèle, dans ses grandes lignes, à la temporalisation de la mémoire de

la Shoah, telle qu'elle est notamment présentée dans l'article de Lapiere, *Le cadre référentiel de la Shoah* (2007). La première période a été celle du silence. Entre 1945 et 1965 environ, il y a eu surdité des sociétés, dans l'espace public, mais aussi dans l'espace privé, au sein des familles. La deuxième période, à la fin des années 1970 et pendant les années 1980, a correspondu à la prise de parole et à l'écoute, avec l'apparition des victimes sur le devant de la scène grâce au retentissement du procès Eichmann, et aux craintes générées dans le monde juif quant à la sécurité d'Israël par la guerre des Six Jours et la guerre de Kippour. La réaction a été le développement de mouvements de recherche identitaire d'une génération qui arrivait à la trentaine, qui se retrouvait en position médiane dans la succession des générations et qui commençait à se demander comment transmettre une histoire familiale pleine de trous et de silences.

Lapiere définit le troisième temps, à partir des années 1990, comme celui de la reconnaissance, qui sort la Shoah du seul deuil juif et l'inscrit dans les mémoires nationales. Enfin, le quatrième temps, après 2000, est celui de la mondialisation. Mais la globalisation ne signifie pas la fin de la nostalgie. Bien au contraire, elle peut encourager des « attachements locaux renforcés » (Boym, 2001 : xiv).

J'ai entamé ma recherche sur les identités plurielles et la mémoire des Juifs de Czernowitz pendant cette deuxième période de la mémoire de la Shoah. Au cours des très nombreux entretiens que j'ai menés, à partir de la fin des années 1970 jusqu'à la fin des années 1980, la plupart de mes interlocuteurs m'ont dit que la ville ne les intéressait pas, ou plus vraiment. Mais, même chez ceux-là, je décelais que les discours étaient plus ambigus qu'ils voulaient bien l'admettre. Leurs évocations de l'enfance, de la famille, des camarades, comment les définir sinon comme de la nostalgie? Bien sûr, les récits laissaient émerger bien d'autres sentiments, comme l'indifférence, la méfiance, ou le dépit, la douleur de blessures toujours béantes et quelquefois même la répulsion (Safran, 2005 : 40). Ceci explique sans doute que, pendant cette période de mes recherches, la ville me soit apparue plus souvent comme un lieu d'oubli que comme un lieu de mémoire. D'oubli, ou de silence, à la hauteur des traumatismes que ses habitants juifs avaient pu y subir, ou encore de censures qu'ils s'étaient imposées à eux-mêmes après la guerre, répugnant ainsi à transmettre leur expérience. J'ai bien souvent entendu alors : « Czernowitz ne m'intéresse plus! » L'impression, ces années-là, était qu'il y avait eu coupure, et qu'elle me semblait alors définitive.

Le cas des Juifs revenant sur les lieux où ils ont vécu la Shoah est toujours particulier. En effet, les circonstances du départ ont été, la plupart du temps, traumatisantes. Beaucoup considèrent que le pays les a « vomis ». Czernowitz n'échappe pas à la règle. Ainsi Hardy B. écrivait-il à Bruce R. sur la Czernowitz-L, le 5 octobre 2008 : « *The Holocaust changed our judgment. We cannot judge the situation "objectively". Every infringement of Jewish rights, we interpret as anti-Semitism. Look how Jewish History is respected in Germany. The treatment of our Tempel alone I see as essential anti-Semitism. How would you describe it?* »

Les récits des Juifs originaires de Czernowitz en particulier, de la Roumanie en général, évoquent déjà la période de

l'entre-deux-guerres comme celle d'une ombre crépusculaire, d'une « immense usine à fabriquer de l'antisémitisme », pour reprendre l'expression par laquelle Mihail Sebastian — auteur d'un remarquable témoignage sur l'antisémitisme roumain, et notamment celui des élites intellectuelles — désigne le pays à l'époque (Sebastian, 1998). La montée des nationalismes et de l'antisémitisme — central dans les nombreuses organisations fascistes et d'extrême droite qui fleurissent dans le paysage politique roumain dès 1922 — confortée à l'extérieur par la prise de pouvoir de Hitler, en 1933, a mis fin à tous les rêves d'un avenir heureux pour les Juifs de la région.

L'histoire de la Shoah en Bucovine relie la mosaïque des nationalités aux multiples responsabilités de la catastrophe. Une fois encore, c'est le mot de paradoxe qui nous vient à l'esprit, car il peut être une antienne de l'histoire de la région, comme de la période. Jusqu'à aujourd'hui, les discussions d'originaires tournent autour d'assertions contradictoires, quelquefois fondées sur des recherches, quelquefois sur des expériences, d'autres fois relevant de la pure rumeur ou de l'ignorance : on a pu ainsi aussi bien entendre que la Roumanie avait protégé ses Juifs, ou qu'elle les avait livrés ; que les Allemands avaient tout commandité, ou bien qu'ils n'avaient pas participé aux massacres ; que tous les Ukrainiens de la région avaient collaboré, ou bien qu'un certain nombre avaient fait montre d'extraordinaires gestes d'humanité ; qu'enfin les comités juifs qui administraient les ghettos avaient trahi les leurs, ou bien, que sans ledits comités, il y aurait eu des dizaines de milliers de victimes supplémentaires.

Comme ailleurs en Europe centrale et orientale, les relations entre touristes juifs et autochtones, ici ukrainiens, sont asymétriques. Deux questions principales sont sous-jacentes à tout voyage vers des lieux du passé douloureux de la Deuxième Guerre mondiale : qui a perpétré les crimes et à qui ont-ils profité ? Un sentiment de malaise est inévitable. À Chernivtsi, il est conforté par un certain « révisionnisme », délibéré ou inconscient, des Ukrainiens. À leurs yeux, la Shoah était une affaire allemande et roumaine, et ils ne seraient donc pas concernés par « l'épisode ». La réalité est évidemment plus complexe. De plus, la mémoire de la Shoah, en particulier dans ces régions de l'ex-URSS, se trouve souvent obliérée par celle des années communistes, mettant en jeu une concurrence des traumatismes.

Que le gros des responsabilités directes, dans la région, ait incombé aux Roumains, plus encore qu'aux Allemands, cela aujourd'hui est clairement établi et pourrait, *in fine*, autoriser l'Ukraine à s'esquiver du tableau. Mais les survivants savent compléter l'image, la noircissant quelquefois, la blanchissant plus rarement. En fait, d'une part, des Ukrainiens entrent bien dans la catégorie des bourreaux, avec ceux qui ont formé, dès septembre 1941, la « milice ukrainienne » — qui devait jouer un rôle important dans les actions, c'est-à-dire les meurtres en masse de l'hiver 1941-1942, notamment dans les camps de concentration près du Bug, au sud-est de la Transnistrie. Mais il a pu y avoir, d'autre part, des actions de solidarité de la part des paysans ukrainiens. Cet inextricable partage des responsabilités divise jusqu'à ce jour les groupes d'originaires et colore différemment les volontés de se livrer à un tourisme des origines.

De nombreux échanges sur la Czernowitz-L avaient concerné, entre 2008 et 2009, l'hommage à rendre, dans la mouvance des cérémonies du 60^e anniversaire de la ville, à Traian Popovici (1892-1946), dont la mémoire avait totalement disparu de l'espace urbain actuel. Celui-ci, un Roumain, avait été maire de Cernăuți de 1941 à 1942. En réussissant à convaincre les autorités que la déportation massive des Juifs de la ville, programmée à partir d'octobre 1941, interromprait toute l'activité économique, il avait obtenu, après d'âpres négociations, l'autorisation de délivrer des permis de résidence à 20 000 Juifs environ, les sauvant — malheureusement seulement pour un temps — de la déportation en Transnistrie. Il a reçu la médaille de Juste parmi les nations, une décoration octroyée par le mémorial de la Shoah Yad Vashem de Jérusalem aux non-Juifs ayant sauvé des Juifs pendant l'Holocauste. À l'initiative de quelques personnes de la Czernowitz-L — au premier rang desquelles Miriam T. —, et après de longs mois de pourparlers complexes, une plaque commémorative vient d'être dévoilée à Chernivtsi devant ce qui était le domicile du maire en 1941-1942. Le 10 avril 2008, Anny M. évoquait pour relancer le débat sur la responsabilité des Ukrainiens, qui expliquait, à ses yeux, la coupure térébrante entre « sa » ville et la Chernivtsi actuelle :

I don't think that Popovici should be presented as a righteous Ukrainian, I don't think ONE JEW was ever saved by them, murdered? YES IN THE THOUSANDS. As you realize, what they want and succeed in doing is to say: there were NO Jews in Chernivtsi. There was NO Jewish culture, in short, to erase us from the face of the earth which has always been their dream. [...] What we were trying to do is to make Chernivtsi the cultural Jewish city it used to be, and their expected reaction, THERE WERE NONE HERE! easier than explaining what had happened to them¹⁰.

Bruce R. lui répondait :

You are of course entitled to your opinion, but I strongly disagree with your assertions. If what you say is true, there would be no plaques in the city to honor Sidi Tal [Sidi Tal, née à Czernowitz en 1912 (sous le nom de Sorele Birkental) fut une chanteuse et actrice yiddish. Son effigie en bronze est appliquée à l'entrée de la Philharmonique de la ville.] and Josef Schmidt [Joseph Schmidt, originaire d'une petite ville proche de Czernowitz, fut un des plus célèbres ténors du XX^e siècle.]. There would be no synagogue led by Rabbi Kofmansky [rabbin d'obédience hassidique, en charge de l'unique synagogue en fonction de la ville], nor would a second synagogue have been given back to the Jewish community last year.¹¹ There would be no Museum of the History of the Jewish Community of Bukowina at all.¹² Someone in Chernivtsi, without doubt Ukrainian, agreed to this and promoted these moves. I met many outstanding Ukrainian individuals during my visit to Chernivtsi in 1998, so I can't agree with any opinion that characterizes Ukrainians with a single broad brush stroke¹³.

La perte du lieu de l'origine peut avoir des « devastating implications for individual and collective identity, memory, and

history and for psychological well-being¹⁴ » (Fullilove, 1996, cité dans Gieryn, 2000 : 482), mais elle peut aussi biaiser les jugements, et une réponse du même Bruce R. à Hardy B., le 5 octobre 2008, portait également sur ces distorsions possibles :

I can't even begin to imagine what it was like for those who lived through the atrocities of WWII. I've tried to educate myself and my family through visits to Yad Vashem, the US Holocaust Memorial Museum, attending lectures by survivors [...], visiting the Anne Frank House, and much, much more. Genealogical research on my family took it all to a very personal level. I found out that many of my own family were wiped out in Transnistria and elsewhere. But my opinion that we can not characterize the Ukrainian people in only the terribly negative terms you describe, and that we should not assume that today's generation of Ukrainian people are all as blameworthy as their parents and grandparents, should not be so simply dismissed because I wasn't there in 1941. [...] But just as I wouldn't want to see Jews characterized as a people determined to control the economy or the media, I can't be at fault when I regret it when fellow Jews characterize other people in black and white terms¹⁵.

Il est vraisemblable que la différence dans la distance vis-à-vis des événements traumatiques puisse s'expliquer par la place dans les générations des divers interlocuteurs. Alors que Hardy B. et Anny M. sont des « premières générations », Bruce R. est une « deuxième génération », qui n'a pas vécu le traumatisme dans sa chair, mais n'a fait que le recevoir « en héritage ».

Entre incarnation et désincarnation : le paroxysme de la mémoire virtuelle à l'épreuve du tourisme des racines

La transition entre voyage virtuel et voyage réel se fera par l'illustration sans aucun doute la plus paroxystique d'une pratique du voyage des racines, venue du cyberspace. Un message était envoyé le 27 juillet 2008 par un membre israélien de la Czernowitz-L, qui ne proposait rien moins qu'une expérience « post-mortem ». Yossi Z. écrivait :

I see the exchange of emails of going to Czernowitz in the list and suddenly think, if you are going to Czernowitz will you take my son with you and send me back photos. I would thank for any pictures but would appreciate photos from Solka and Suceava as well [villes du sud de la Bucovine, aujourd'hui en Roumanie]. Here's the more general request I issued, but from you I ask photos from Czernowitz, the origin of our family. On March 5th 2003, a young high school boy named Asaf was on his way home from school. A suicide murderer who blew himself up on Asaf's bus killed him and sixteen other innocent men, women and children. Asaf was almost seventeen years old when he died, and he is my son. As every young man does, Asaf would have finished high school and service and would have gone on a trip to see the world : South America, the Far East, India or maybe Australia and New Zealand. [...] Now I am sending Asaf on his world tour. Without

a passport or a back pack. I am sending you only this picture and his spirit¹⁶.

Des voyageurs pour Chernivtsi ont-il ainsi emporté avec eux la photographie d'Asaf? Les échanges ultérieurs ne l'on jamais mentionné...

Tourisme des racines

À partir du début des années 1990, un nouveau phénomène a pris de l'ampleur et a fait contrepoint à tous les obstacles, objectifs ou subjectifs, liés notamment au contexte géopolitique des expériences de retour. Partie des États-Unis, contemporaine du développement planétaire de la Toile et de la multiplication des recherches généalogiques, une mode a vu le jour : celle des *heritage trips*, c'est-à-dire des pèlerinages sur les lieux des ascendances familiales. Cette mode est devenue, au fil des ans, une véritable industrie. Les nouveaux comportements qu'elle a induits ont souvent contribué à inverser la tendance antérieure déjà évoquée, celle de la coupure drastique d'avec la ville des origines (Weingrod et Lévy, 2006 : 707).

À Chernivtsi, la situation géopolitique a eu un impact certain sur la mise en pratique de ce tourisme des racines. Pendant l'ère communiste, la situation de la ville comme zone frontalière de l'Ukraine soviétique rendait les voyages quasi impossibles. Aharon Appelfeld a subi ces restrictions. Auteur de plus de 40 livres, dont une grande partie traduite en français, il est né en 1932, près de Czernowitz, de parents juifs germanophones. Il rêvait de revoir la ville de son enfance, mais, en tant qu'Israélien, il n'avait pu s'y rendre pendant l'ère soviétique : « *For years, I dreamed about going back to my childhood home, but I didn't, because after the war the region belonged to the Soviet Union and, as an Israeli, I would not have been allowed to enter it. The dream slowly faded, and I reconciled myself to the thought that I would never again see the place where I came into the world¹⁷.* » (Appelfeld, 1998 : 49)

Après l'effondrement des régimes communistes, il était possible de voyager, mais, les premières années, la tonalité antisémite de ces pays — et peu importe au fond qu'il s'agisse là d'un mythe ou d'une réalité — prenait le relais des interdits précédents et participait au peu d'appétence de périples nostalgiques. De plus, à cette même période, l'insécurité régnait. Les craintes étaient quelquefois réelles, plus souvent fantasmées : la mafia, les routes, les trains, l'aviation, les (in) commodités rendaient les pérégrinations hasardeuses.

Pendant de longues années, nous l'avons vu, les Juifs qui avaient quitté Czernowitz avant, pendant ou juste après la Deuxième Guerre mondiale avaient émis des propos désabusés sur l'idée de retourner visiter la ville. S'ils entreprenaient malgré tout le voyage, ils ne reconnaissaient plus les lieux de leur enfance : « *In a city full of ghosts, it's not surprising that strange things happen to you. This city wasn't my city. Its language wasn't my language. Still, the buildings — or what was left of them — contained precious memories. From every street there rose up uncles and aunts, and cousins of my age. I wanted to stop them and touch them, but they slipped by like the shadows they were¹⁸.* » (Appelfeld, 1998 : 55)

Avec le développement d'Internet, les originaires ont, malgré tout, recommencé à parler entre eux de leur passé, mais le cyberspace de la Czernowitz-L restait virtuel. Cela

a fait naître, chez certains d'entre eux, un sentiment de frustration. De là a germé l'idée d'une rencontre « incarnée ». Le 2 août 2005, Miriam T. en manifestait la nécessité :

This reunion is very, very important to me. Not because I want to run things my way, not because I want to impress anyone [...]. NO, but because as one of those who was born there and left when I was a child, I feel that the war robbed us of our childhood and of continuity with the rest of our lives. We were most of us very young or it has been too long since then and because of that we do not trust our memories, or our interpretation of events. We need to be together with others like us, or those who can help us remember and judge or weigh what happened. For us this is not a vacation, a tour, or a demonstration of Jewish or Czernowitz solidarity¹⁹.

Il s'agissait de rencontrer physiquement les autres, mais également de pallier les défaillances possibles de la mémoire.

Cette rencontre se devait d'être située « quelque part dans le monde ». Mais où ? Un *outsider* aurait, selon toute vraisemblance, répondu sans hésitation : à Czernowitz ! Et pourtant, ça n'a pas été la première idée. Il était question de Vienne, symbole de la *Kultur* czernowitzienne et de son âge d'or. L'idée d'origine a été celle de Malvina M., de Melbourne, en Australie, qui, le 18 juin 2005, postait un courriel : « *Perhaps we could one day have an ex-Czernowitzer/Bukovina reunion somewhere in the world? Perhaps Vienna²⁰?* » Certains allaient réagir violemment à cette proposition et s'offusquer que l'on puisse ainsi « cautionner » l'antisémitisme allemand et autrichien (Hirsch et Spitzer, 2010 : 265-266). Gabriel R., lui aussi, regimbait : « *Vienna does not make any sense. The right choice would be CZERNOWITZ²¹.* » Comme lui Bruce W. jugeait que cette réunion ne pouvait avoir pour cadre que les rues où ses ancêtres avaient vécu.

Dans les mois qui ont précédé le voyage, d'autres discussions ont agité la Czernowitz-L, au point qu'un forum séparé a été ouvert pour l'occasion. Mais où les débateurs projetaient-ils de se rendre en programmant leur circuit ? Était-ce vraiment à « Chernivtsi » qu'ils rêvaient de partir à la recherche de leurs racines familiales ? Était-ce l'Ukraine occidentale qu'ils étaient curieux de visiter ? Non, bien entendu ! Sur le site Internet, on ne parlait que de « Czernowitz », la ville de l'enfance, la Cernăuți de l'entre-deux-guerres — même si l'on continuait à la nommer par son nom austro-hongrois. Les candidats au voyage comptaient bien retrouver leur « petite Vienne » et la faire découvrir à leurs descendants.

Après des débats houleux, la « Czernowitz Reunion » — nom finalement adopté, malgré l'aspect paradoxal du concept de réunion, s'agissant de personnes qui ne se connaissaient pas et dont un certain nombre n'était relié qu'indirectement à la ville — s'est donc tenue du 18 au 25 mai 2006. Soixante-huit personnes ont composé le groupe, venues d'une douzaine de pays d'Europe, d'Amérique, du Canada, de France, d'Israël (voir illustration 2). Voyage de groupe donc, mais même s'il a été collectif, il a mêlé deux niveaux d'activité : le premier a été public, mais le second est resté intime. Les participants se sont sentis vraisemblablement rassurés en se joignant à un groupe plus large. Ils ont pu prendre conseil auprès de ses membres, interroger les organisateurs, se laisser quelquefois guider avec plus ou moins de passivité, mais il n'en est pas moins demeuré que leurs motivations, leurs impressions et leurs expériences profondes se sont révélées, dans l'immense majorité des cas, totalement intimes et individuelles (Confino, 2000 : 100-101).

Toutes les expériences de tourisme des racines, qu'elles concernent les premières, deuxièmes ou troisièmes générations, mettent en jeu un certain nombre d'affects, liés aux attentes



ILLUSTRATION 2 :

La « Czernowitz Reunion 2006 »

(photo : Florence Heymann).



ILLUSTRATION 3 : Signes de la ville palimpseste. Période roumaine
(photo : Élinadav Heymann).



ILLUSTRATION 4 : Signes de la ville palimpseste. Période soviétique
(photo : Florence Heymann).

mémorielles et aux dilemmes émotionnels. On n'échappe qu'à grand peine à une méfiance, souvent réciproque, entre ceux qui reviennent et ceux qui occupent aujourd'hui les lieux que les premiers considèrent comme avoir été les leurs ou bien ceux de leur famille. Ces soupçons s'accompagnent, assez régulièrement, d'un complexe de supériorité, qui rejoint certaines expériences de la mentalité coloniale. Cette méfiance et ce complexe de supériorité expliquent sans doute les quelques dissensions qui se sont faites jour dans le groupe et notamment la relation avec les habitants actuels, qu'ils soient Juifs ou non-Juifs. La plupart des participants n'ont montré qu'un intérêt limité pour les Juifs actuels de la ville, la plupart n'ayant pas de lien avec ceux qu'ils considéraient comme les véritables Czernowitziens, les « authentiques », à savoir ceux de l'entre-deux-guerres.

On rencontre aussi dans les témoignages des difficultés à concevoir la maintien ou la renaissance d'une vie juive, car cette vie apparaît comme ne pouvant plus être comparée à celle que l'on a connue — et idéalisée. Ce phénomène participe aussi peut-être de l'intériorisation du sentiment d'une aterritorialité juive.

Pour les autochtones, ces voyages des racines comportent d'autres enjeux socioculturels, économiques et politiques. Il est évident que les lieux sont façonnés par l'environnement social et politique. La construction du passé, à travers un processus d'invention et d'appropriation, affecte les relations en jeu à l'intérieur de la société (Confino, 1997 : 1393). Les voyages des racines mettent ainsi en scène une lutte de pouvoir entre une mémoire officielle et une « mémoire vernaculaire », pour employer l'expression de John Bodnar (cité par Confino, 1997 : 1401). Il existe une opposition entre ce qui serait une « authentique culture vernaculaire » et une « culture officielle manipulatrice » (Confino, 1997 : 1401). Ces mémoires palimpsestes peuvent se décliner à l'infini, à l'intérieur même de chacun des termes. À Czernowitz, l'effacement des traces trouve son reflet dans les déplacements

identitaires, ceux des nations, comme ceux des langues. Là, se donne tout particulièrement à voir et à déchiffrer le travail du temps sur l'espace, les confrontations, ou encore la sédimentation des époques (voir illustration 3).

Les réseaux de signes des époques antérieures ne sont pas arasés, ils se maintiennent, pour qui sait les repérer, dans l'espace public, comme les bouches d'égout viennoises, les lignes roumaines de téléphone, ou encore les marques de l'ère communiste présentes sur certains portails (voir illustration 4). Mais ils peuvent être aussi déplacés de l'espace public à l'espace privé, ou communautaire. Ce fut le cas pour la statue de Friedrich Schiller devant le théâtre municipal, déménagée dans la cour de la Maison allemande après l'annexion de la ville par la Roumanie et remplacée par l'effigie de Mihai Eminescu, le poète national roumain.

Ce phénomène, repérable depuis l'annexion de la région par l'Autriche en 1775, comme pendant l'entre-deux-guerres roumain, s'est arrêté toutefois, pour revêtir de toutes autres formes, après l'arrivée des Soviétiques. L'Ukraine indépendante, à son tour, a fait émerger à nouveau les symboles des nationalités du passé, mais cette fois peut-être à d'autres fins : volonté de rapprochement avec l'Europe, tourisme — surtout celui du type qui nous occupe ici, des origines —, commerce et économie (Heymann, 2009 : 44). Eduard et Gabriele W., participants actifs de la Czernowitz-L, s'étaient indignés, par exemple, de la teneur d'un article dans un quotidien roumain, *Ziua*, sur le conflit des mémoires entre Roumains et Ukrainiens :

This article is scandalous and disgustingly nationalist. There was recently an exhibition in Bucharest regarding Czernowitz. The article, reviewing the exhibition, written by a Jewish person, (maybe he had to) insults the Ukrainian propaganda [...] and insists on the "Romanian" character of the city and its old history, what the Romanians have done to it, that the Austrians "stole" it from Greater Romania, that many historical buildings were built by Romanians, and... that in the



ILLUSTRATION 5 :
À Czernowitz, maison familiale
(photo : Florence Heymann).

XIX^e century, arts and sciences flourished due, naturally, to the Romanians. No mention of any Austrian, nor Jewish contributions, to the city's architecture, economy, culture, and civilization process. An incredible nationalism, seemingly worse than the Ukrainian one. [...] The final sentence – "even if today Czernowitz is Ukrainian, its heart beats for Romania!!!" The exclamation marks are mine²².

Nostalgie en héritage : les « deuxièmes générations »

Née en France après la Seconde Guerre mondiale, je suis une « deuxième génération ». Mon père, né à Cernăuți en 1920 et émigré en France en 1937, n'a jamais fait montre de la moindre velléité de retourner vers les espaces abandonnés de son passé. Mes recherches m'ont fait vivre dans une grande promiscuité intellectuelle avec la région depuis la fin des années 1970, mais je n'ai réussi à m'y rendre qu'en juillet 2000.

Lors de ce premier voyage, j'ai ressenti une étrange impression : celle de me sentir « à la maison », une atmosphère *heimish*, dirait-on en yiddish (voir illustration 5). J'ai noté dans mon journal :

Promenade dans la ville à la recherche des maisons familiales. Les noms de rues ont changé bien sûr, mais surtout les numéros. J'ai de minces repères. « Notre » maison faisait un coin. Je me souviens d'une photo, prise d'une fenêtre de l'appartement où l'on voit la maison d'en face. [...] Je sens que j'ai repéré la bonne maison [voir illustration 6]. J'éprouve une curieuse impression de grande familiarité. Étrange bien sûr

pour un lieu totalement fantasmagique pour moi. [...] Les meubles ukrainiens ne m'empêchent pas de me représenter un autre appartement, une autre cage d'escalier. Qu'y avait-il dans ces niches aujourd'hui vides ? [...] J'imagine mon père enfant, puis jeune homme dans ces pièces, rentrant de l'école et montant les escaliers deux à deux ou quatre à quatre, son frère Leopold les descendant pour rejoindre ses amis sur le parvis du Temple ou dans l'un des cafés de la Herrengasse. Je me sens à la fois excitée et apaisée. Des enfants jouent au *hulla-hoop* dans la cour et se demandent pourquoi cette étrangère vient filmer et photographier leur maison. [...] Bien sûr, les Chernivitsiens de l'an 2000 n'ont rien à voir avec « mes » Czernowitziens. Mais les lieux sont là et la puissance d'évocation qui en émane est forte. Avec une intensité qui me trouble moi-même, j'éprouve réellement la sensation qu'une partie de moi appartient à cette ville. [...] J'ai l'impression d'avoir vieilli de quatre-vingts ans en quatre jours, comme si le voyage sur les lieux avait inversé les générations. Je me sens « impressionnée », au sens où l'on impressionne une pellicule photographique, par tous les lieux visités, par tous les signes glanés dans les rues de la ville. (Heymann, 2003 : 374-75, 380-81, 383-84).

À l'entrée de la ville, avant le pont sur la rivière Pruth, j'ai photographié les grandes lettres cyrilliques blanches sur un portique bleu indiquant « Chernivtsi ». Mais, pour moi, ce nom ne faisait pas sens. Dans le même temps, tandis que la voiture grimpeait, à flanc de colline, vers la place centrale, la Ringplatz, par la Enzenberghauptstrasse, puis la



ILLUSTRATION 6 : Photos prises de la fenêtre en 1935 (a) (source : archives de Florence Heymann) et en 2000 (b) (photo : Florence Heymann).

Rathausstrasse, la Siebenbürgerstrasse jusqu'au Volksgarten, l'idée que c'était « Czernowitz » qui s'offrait à ma vue m'avait émue aux larmes. Comme les originaires, j'employais naturellement les dénominations autrichiennes.

Pourquoi n'ai-je pas utilisé les noms roumains de l'entre-deux-guerres, la période centrale de mes recherches ? Pourquoi n'ai-je pas pensé à la Piața Unirii, à la Strada Regele Ferdinand, à la Strada Regina Maria, ou encore à la Strada Stefan Cel Mare ? Ou enfin, moins anachronique, aux dénominations ukrainiennes actuelles, à la place Tsentralna, à la rue Holovna, ou Chervonoarmiyska ? La réponse me paraît évidente, sinon triviale : je n'ai presque jamais entendu les noms roumains de la bouche des originaires, quant aux noms ukrainiens, jusqu'à ce jour, ils ne les connaissent pas... (Heymann, 2009 : 43). Demandez à un Czernowitzien ce qu'a représenté la Grande Roumanie pour lui ou sa famille et sa réponse sera sans doute : « une régression ». Ne tentez pas même d'évoquer la situation actuelle de la ville : pour eux, il ne s'agit plus du même univers...

Et donc, lors des multiples voyages que j'ai faits depuis, j'ai continué de parcourir les rues de la ville avec un plan austro-hongrois, me faisant quelquefois confirmer, par ceux qui m'accompagnaient, que nous étions bien dans la Judengasse, la Russischegasse, ou sur la Rudolfsplatz ! (Heymann, 2009 : 43-44)



ILLUSTRATION 7 : Arthur Rindner, l'un des participants de la « Czernowitz Reunion » dans « son école » (photo : Greta Rindner).

Itinéraires du voyage des racines

La géographie du voyage des racines instaure une dialectique subtile entre espaces réels et chimériques, entre sites concrets du présent et ceux, fantasmés, du passé. Contrairement au simple touriste, le touriste des racines ne s'intéresse pas au présent des lieux. Son voyage n'est en fait rien d'autre qu'un pèlerinage qui tisse des liens entre les lieux de l'enfance et ceux du mythe. Lorsqu'il se promène dans les rues, il n'y rencontre pas « l'authenticité » du présent, mais l'illusion du passé. Et le paradoxe est total : ce qui, pour lui, est authentique, ce ne sont pas les habitants ukrainiens de la ville d'aujourd'hui. Le « vrai » se niche dans les images nostalgiques du passé, la communauté juive d'avant, les rues aux noms allemands, les restaurants, les recettes de cuisine, les langues, les sons et les odeurs d'antan. Ce qu'il cherche à repérer, dès son arrivée, ce sont les signes de l'enfance, les maisons, les écoles, les lieux de distraction, les traces ténues du passé, celles du bonheur et celles du malheur (voir illustration 7).

Parmi les visites, quasi rituelles, des expériences de retour, il y a, au premier chef, les visites au cimetière juif. Ce lieu — encore un paradoxe — incarne tout à la fois la permanence du passé juif de la ville et son effacement dans le présent. À Chernivtsi, cet immense espace, recouvert de ses milliers de pierres tombales, est laissé à l'abandon. Les *matsevot* [hébreu : pierres tombales] s'inclinent ou s'effondrent, donnant par



ILLUSTRATION 8 :
Le cimetière juif
(photo : Élinadav Heymann).

ailleurs cette vision si poignante que l'on retrouve dans bien d'autres cimetières juifs de l'Europe centrale et orientale (voir illustration 8). Lors de mes différents séjours, des sépultures avaient été la proie des vandales : tombes profanées, croix gammées sur le *beit hahepedim* [bâtiment cultuel, à l'entrée du cimetière, où le corps du défunt est exposé avant l'inhumation et où sont prononcées les oraisons funèbres]. Et la nature luxuriante faisait le reste.

La recherche et la restauration de sépultures fait partie, par ailleurs, de l'économie touristique et participe de la manne économique générée par ce type d'activités : des employés municipaux se font rémunérer pour rechercher l'emplacement des tombes dans les registres. Lorsque, en 2007, j'ai tenté de repérer la tombe d'un arrière-grand-père, Miron Feuer, décédé en juin 1941, la somme était certes modique (8 euros environ pour une sépulture). Les recherches n'ont pas abouti. J'en ai conclu qu'il avait été tué dans les premiers jours de l'arrivée des troupes roumaines et allemandes dans la ville, fusillé au bord du Pruth, et qu'il reposait donc dans la fosse commune à proximité du lieu du massacre. Mais pour ceux qui découvrent l'emplacement des tombes de leurs ancêtres, les sommes dépensées pour l'entretien des sépultures sont loin d'être négligeables.

Quand Czernowitz s'efface devant Chernivtsi : la troisième génération

Peut-être ne faut-il pas moins de trois générations pour rendre à Chernivtsi son authenticité et remettre Czernowitz à la juste distance de son passé. En juin 2008, alors que j'avais rejoint un groupe d'émissaires de la Czernowitz-L, à l'occasion de l'établissement d'un Musée d'histoire du judaïsme dans ce qui avait été la Maison juive de la ville, j'avais demandé à mon fils Élinadav, grand amateur de photographie, de m'accompagner.

Bien sûr, il m'est arrivé de lui suggérer des photos précises de lieux, de personnes, de détails architecturaux, de signes des époques antérieures. Mais souvent, je l'ai laissé libre de ses clichés. La rupture de perspective entre lui et moi a été évidente. Lors de ce séjour, il s'est tout particulièrement intéressé aux jeunes écoliers, en habit du dimanche, qui célébraient le dernier jour d'école — appelé jour de « la dernière cloche » —, par des spectacles, des danses folkloriques ou des représentations théâtrales. Ce sont ces visages qu'il a fixés en priorité.

Les innombrables images que j'avais prises en 2000 et 2006 ne montraient encore que « Czernowitz ». J'aurais pu faire un album intéressant, exposant en parallèle mes propres photos couleur et celles, noir et blanc ou sépia, de l'entre-deux-guerres (voir illustration 9). Là où je persistais à déchiffrer le présent à travers le kaléidoscope des générations passées, l'œil d'Élinadav voyait la Chernivtsi ukrainienne du XXI^e siècle, ses maisons, ses visages, ses personnages, ses affiches (voir illustration 10). Là où je vivais encore, même par procuration, un tourisme des racines, mon fils n'était plus qu'un touriste tout court. Nos expériences affectives étaient apparemment très différentes.

Conclusion

Par ces quelques exemples, j'ai tenté de montrer combien les expériences émotionnelles liées aux retours dans les contrées des racines, sont différentes selon la place dans la chaîne des générations, première, deuxième et troisième. C'est l'ambivalence qui caractérise tout particulièrement la première génération de ceux qui sont nés là, y ont grandi et en ont été chassé. Ils ont longtemps résisté à la tentation de partir, et puis ils se sont malgré tout laissés gagner par l'idée qu'il était devenu urgent de retourner — une première et peut-être une dernière fois — dans la ville de leur enfance. Ils avaient perçu



ILLUSTRATION 9 : La Czernowitz d'une deuxième génération : 1938 (a) (source : carte postale) ; 2000 (b) (photo : Florence Heymann).

que c'était le moment ou jamais — demain il serait peut-être trop tard — de passer le relais, de transmettre à leurs descendants des expériences jusque-là refoulées ou tues. L'idée d'un circuit organisé avait probablement rassuré certains encore craintifs des « fantômes » qu'ils risquaient de rencontrer. Lors du voyage de 2006, une dizaine de participants étaient effectivement nés dans la Cernăuţi des années 1920 et du début des années 1930.

Pour la « génération 1,5 », le premier but était la recherche des « racines matérielles », pour employer l'expression de Hirsch et Spitzer (2010 : 269). Ils espéraient redécouvrir les sites de l'enfance, des sites dont ils n'avaient, de par leur jeune âge, qu'un souvenir très vague ou même de faux souvenirs, c'est-à-dire reconstruits à posteriori d'après les récits de la génération précédente. Certains avaient perdu l'un ou l'autre de leurs parents, ou les deux, pendant la guerre et ils s'étaient inscrits pour un pèlerinage sur les lieux fantômes de ce qu'avait été la Transnistrie, la portion de territoire entre le Dniestr et le Bug, où avaient été déportés les Juifs de Bucovine et de Bessarabie (Hirsch et Spitzer, 2010 : 269).

La deuxième génération constitue ce que Hirsch et Spitzer appellent « la génération de la post-mémoire » (2010 : 269).



ILLUSTRATION 10 : La Chernivtsi d'Élinadav, 2007 (photos : Élinadav Heymann).

Ceux qui la constituent sont nés après la guerre et après le départ des parents ou de la famille de la ville. Je fais évidemment partie de ce groupe, un groupe pour lequel le « retour » ne peut être qu'un faux retour, mais qui reste habité par la nostalgie des parents. La volonté de reprendre à son propre compte cette nostalgie illustre son approche.

Enfin, une curiosité plus distanciée, une prise directe sur le présent des lieux et surtout une distanciation sans état d'âme face à la nostalgie des générations précédentes, inspirent, la plupart du temps, la troisième génération. Qu'en sera-t-il de la quatrième ? Pour moi, il s'agit de mes petits-enfants.

S'intéresseront-ils, à leur tour, le moment venu, à ce passé familial ? Sentiront-ils que des liens les relie à cette riche tradition des Juifs de Czernowitz ? J'aimerais, cela va de soi, que la réponse soit oui. ■

Notes

- 1 [Traduction : F. H.] une pratique sociale et culturelle fondamentale par laquelle les personnes élaborent des idées sur elles-mêmes, la société, la nation, le passé et les autres.
- 2 [Traduction : F. H.] les odeurs, l'échelle et la physicalité tactile de la « réalité » certes, mais aussi des « originaux » analogiques à partir desquels ils ont été générés.
- 3 [Traduction : F. H.] La mémoire d'ordinateur est indépendante des affects et des vicissitudes du temps, de la politique et de l'histoire ; elle n'a pas la patine de l'histoire, et tout possède la même texture digitale.
- 4 [Traduction : F. H.] Nostalgie (de *nostos* — retour au pays natal, et *algia* — désir) c'est la nostalgie d'un pays natal qui n'existe plus ou n'a jamais existé. La nostalgie est un sentiment de perte et de déplacement, mais c'est aussi une histoire d'amour avec son imagination.
- 5 [Traduction : F. H.] Je considère Czernowitz comme une ville de la Mitteleuropa plus proche de Prague et de son élite germanophone que de Moscou ou de Kiev. Czernowitz a été prise à la Roumanie par Staline parce que celle-ci avait perdu la Deuxième Guerre mondiale et héritée par l'Ukraine qui n'a pas l'air de comprendre l'âme de ce qui lui appartient aujourd'hui.
- 6 [Traduction : F. H.] Tout ceci, c'est de la nostalgie, Prague ne parle plus allemand, Czernowitz n'a plus de locuteurs allemands. L'âme de la vieille Czernowitz est partie, il y a soixante ans, en Israël et en Amérique, incarnée dans ses réfugiés. Ce qui reste, ce sont les mémoires et la nostalgie. Et même ceci pour plus très longtemps maintenant.
- 7 [Traduction : F. H.] groupes qui ont immigré ou ont été expulsés de leur terre natale (« homeland »), et se sont ultérieurement fixés en d'autres lieux (« diaspora ») où, pendant de longues périodes, ils ont maintenu leurs propres communautés et rêvé de revenir un jour dans leur ancienne patrie.
- 8 [Traduction : F. H.] sont des endroits complexes dans lesquels de nouvelles connexions continuent à être construites : le retour n'est pas la fin de l'histoire, mais plutôt un autre commencement qui développe de nouveaux contenus et de nouvelles directions.
- 9 [Traduction : F. H.] L'Holocauste a changé notre jugement. Nous ne pouvons pas envisager la situation « objectivement ». Nous interprétons comme de l'antisémitisme la moindre infraction à des droits juifs. La manière dont notre Tempel est traité, je la considère comme la quintessence de l'antisémitisme. Et vous, comment la décririez-vous ? Le Tempel était un bâtiment culturel qui avait incarné lors de sa construction la modernisation et l'intégration des Juifs dans la ville. Synagogue monumentale, dont l'hybridation de l'inspiration représentait à la fois la fin de l'errance, mais aussi un rappel de l'Orient, le Tempel avait été construit pour figurer l'ascension sociale des Juifs et répondre aux besoins d'un lieu de prière « moderne » pour une communauté émancipée. Son érection avait, dans le même temps, permis de résoudre des tensions de plus en plus importantes au sein de la communauté juive, qui jusque-là se déchirait entre ultra-orthodoxes et traditionalistes modernes éclairés pour les prérogatives de l'utilisation de la grande synagogue sise dans le quartier juif populaire. Détruit en partie par les troupes allemandes à leur arrivée en juin 1941, le Tempel a été transformé en cinéma, salle de billard et de machines à sous depuis la période soviétique jusqu'à aujourd'hui.
- 10 [Traduction : F. H.] Je ne pense pas que Popovici puisse être présenté comme un Juste ukrainien, Je ne pense pas qu'un seul Juif ait jamais été sauvé par eux [les Ukrainiens]. Assassinés [par eux] ? Oui, par milliers. Comme vous voyez, ce qu'ils veulent et arrivent à faire, c'est dire : il n'y avait pas de Juifs à Chernivtsi. Il n'y avait pas de culture juive, en bref, [ils veulent] nous éliminer de la surface de la terre, ce qui a toujours été leur rêve. [...] Ce que nous avons essayé de réaliser ce fut de redonner à Chernivtsi les empreintes d'une ville de culture juive qu'elle était, et leur réaction était prévisible : il n'y avait pas ici [de ville de culture juive] !
- 11 Une ancienne synagogue a été récemment restituée à l'actuelle communauté juive de la ville. Le mouvement hassidique Chabad a pris en charge un projet de centre communautaire qui comprendra une école, une cantine, un bain rituel, etc. C'est le rabbin Menachem Glitzinshtein qui s'occupe de ce dossier.
- 12 Josef Zissels, président du Conseil général du Congrès juif Euro-Asie, a pris l'initiative, dans le cadre de la préparation du jubilé de la ville (600 ans), qui coïncide avec le centenaire de la Conférence mondiale sur le yiddish (1908), de fonder un Musée sur l'histoire des Juifs de Bucovine et de Chernivtsi. L'espace alloué dans ce qui était la « Maison juive » est très modeste : deux pièces contiennent douze vitrines. Pour ses concepteurs ukrainiens, le musée doit remplir deux fonctions : la première est de donner un panorama de deux cents ans d'histoire juive en Bucovine, avec un éclairage égal sur la vie rurale et la vie urbaine. La seconde fonction serait d'encourager une renaissance de la vie juive dans la ville et sa région. (Voir Heymann, 2009 : 58-59.)
- 13 [Traduction : F. H.] Vous avez naturellement le droit d'avoir votre opinion, mais je suis en complet désaccord avec vos assertions. Si ce que vous disiez était vrai, il n'y aurait pas de plaque dans la ville pour honorer Sidi Tal ni Josef Schmidt. Il n'y aurait pas de synagogue dirigée par le rabbin Kofmansky ni la deuxième synagogue restituée à la communauté juive l'année dernière. Il n'y aurait pas de musée de l'histoire de la communauté juive de Bucovine. Quelqu'un dans Chernivtsi, sans doute un Ukrainien, était d'accord pour ça et a favorisé ces manifestations. J'ai rencontré beaucoup d'Ukrainiens exceptionnels pendant ma visite à Chernivtsi en 1998, alors je ne peux pas être d'accord avec un jugement qui caractériserait les Ukrainiens à coup de serpe.
- 14 [Traduction : F. H.] des implications dévastatrices pour l'identité, la mémoire et l'histoire individuelle et collective, comme pour l'équilibre psychologique.
- 15 [Traduction : F. H.] Cher Hardy, je ne peux pas même commencer à imaginer ce que ça a été pour ceux qui ont vécu les atrocités de la Deuxième Guerre mondiale. J'ai essayé de m'instruire par des visites à Yad Vashem, au musée américain de l'Holocauste, en écoutant des survivants [...], en visitant la Maison d'Anne Frank, et bien d'autres choses. Les recherches généalogiques sur ma famille ont conduit ma réflexion à un niveau très personnel. J'ai découvert qu'une grande partie de ma propre famille a été éliminée en Transnistrie et ailleurs. Mais je pense malgré tout que nous ne pouvons pas caractériser les Ukrainiens seulement dans les termes terriblement négatifs que vous employez, et que nous ne devrions pas partir du principe que la génération ukrainienne actuelle serait tout aussi blâmable que ses parents et grands-parents. [...] Aucun de nous deux toutefois n'a avancé qu'ils seraient une nation de justes. Mais de la même manière que je ne voudrais pas voir des Juifs caractérisés comme peuple déterminé à contrôler l'économie ou les médias, je ne peux accepter que mes coreligionnaires puissent parler d'autres peuples en termes manichéens.
- 16 [Traduction : F. H.] Je lis l'échange des courriels concernant un voyage à Czernowitz sur la liste et je pense soudain : si vous allez à

Czernowitz, accepteriez-vous de prendre mon fils avec vous et de m'envoyer en retour des photos? Je vous serais reconnaissant pour toutes les images, mais j'apprécierais tout particulièrement des photos de Solka et de Suceava. Czernowitz est le lieu d'origine de notre famille. Le 5 mars 2003, un jeune lycéen nommé Asaf revenait de l'école. Un terroriste est monté dans le bus et s'est fait exploser : il a tué Asaf et seize autres hommes, femmes et enfants innocents. Asaf avait presque dix-sept ans quand il est mort, et c'était mon fils. [...] Asaf aurait aujourd'hui terminé le lycée et son service militaire et serait parti en voyage pour voir le monde : l'Amérique du Sud, l'Extrême-Orient, l'Inde ou peut-être l'Australie et la Nouvelle Zélande. [...] Aujourd'hui j'envoie Asaf faire son tour du monde. Sans passeport et sans sac à dos. J'envoie seulement son image et son esprit.

- 17 [Traduction : F. H.] Pendant des années, j'ai rêvé de retourner dans la ville de mon enfance, mais je ne l'ai pas fait, parce qu'après la guerre la région appartenait à l'Union soviétique et, en tant qu'Israélien, je n'aurais pas eu le droit de m'y rendre. Le rêve s'est lentement évanoui et je me suis réconcilié avec l'idée que je ne reverrai jamais plus l'endroit où je suis venu au monde.
- 18 [Traduction : F. H.] Dans une ville pleine de fantômes, il n'est pas surprenant que des choses étranges vous arrivent. Cette ville n'était pas ma ville. Sa langue n'était pas ma langue. Mais les bâtiments — ou ce qu'il en restait — contenaient des mémoires antérieures. De chaque rue émergeaient des oncles et des tantes, et des cousins de mon âge. Je voulais les arrêter et les toucher, mais ils s'évanouirent comme les ombres qu'ils étaient.
- 19 [Traduction : F. H.] Cette réunion est très, très importante pour moi. Non parce que je veux faire les choses à ma manière, non parce que je cherche à impressionner qui que ce soit [...]. Non, mais parce qu'en tant que quelqu'un qui est né là et en est parti enfant, j'ai le sentiment que la guerre nous a privés de notre enfance et de la continuité avec le reste de notre vie. La plupart d'entre nous, nous étions très jeunes ou trop de temps a passé depuis lors et nous ne faisons pas confiance à nos mémoires, ou à notre interprétation des événements. Nous avons besoin d'être réunis avec d'autres comme nous, ou avec ceux qui peuvent nous aider à nous souvenir et à juger ou soupeser ce qui s'est passé. Pour nous, ce ne sont ni des vacances, ni une visite guidée, ni même une démonstration de la solidarité juive ou czernowitzienne.
- 20 [Traduction : F. H.] Peut-être pourrions-nous organiser un de ces jours une réunion d'ex-Czernowitziens/Bucoviniens quelque part dans le monde? Peut-être à Vienne.
- 21 [Traduction : F. H.] Vienne ça n'a aucun sens. Le bon choix ce serait CZERNOWITZ.
- 22 [Traduction : F. H.] Cet article fait montre d'un nationalisme scandaleux et répugnant. Il y a eu récemment une exposition à Bucarest sur Czernowitz. L'article, qui rend compte de cette exposition, d'ailleurs écrit par un Juif, s'insurge contre la propagande ukrainienne [...] et insiste sur le caractère « roumain » de la ville et son histoire ancienne, le rôle des Roumains, le fait que les Autrichiens « l'ont volée » à la Grande Roumanie, que beaucoup de bâtiments historiques ont été construits par les Roumains, et... que, au XIX^e siècle, les arts et les sciences se sont épanouis grâce, bien évidemment aux Roumains. Aucune mention des Autrichiens ni de la contribution des Juifs à l'architecture de la ville, à l'économie, à la culture, et au processus de civilisation. Un incroyable nationalisme, apparemment plus féroce même que celui des Ukrainiens. [...] Enfin la dernière phrase : « même si aujourd'hui Czernowitz est ukrainienne, c'est encore pour la Roumanie que son cœur bat » !!! Les points d'exclamation sont de moi.

Bibliographie

- APPELFELD, Aharon (1998) « Buried Homeland », *The New Yorker*, 23 novembre, p. 48-57.
- AUGÉ, Marc (1998) *Les Formes de l'oubli*, Paris : Manuels Payot. 122 p.
- BOYM, Svetlana (2001) *The Future of Nostalgia*, New York : Basic Books. 432 p.
- CONFINO, Alon (1997) « Collective Memory and Cultural History: Problems of Method », *The American Historical Review*, vol. 102, n° 5, p. 1386-1403.
- CONFINO, Alon (2000) « Traveling as a Culture of Remembrance. Traces of National Socialism in West Germany, 1945-1960 », *History and Memory*, vol. 12, n° 2, Fall/Winter, p. 92-121.
- FERRAROTI, Franco (1990) *Histoire et Histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris : Méridiens Klincksieck. 195 p.
- FULLILOVE, Mindy Thompson (1996) « Psychiatric implications of displacement : contributions from the psychology of place », *American Journal of Psychiatry*, vol. 153, p. 1516-1523.
- GIERYN, Thomas F. (2000) « A Space for Place in Sociology », *Annual Review of Sociology*, vol. 26, p. 463-496.
- HEYMANN, Florence (2003) *Le Crépuscule des lieux*, Paris : Stock. 442 p.
- HEYMANN, Florence (2005) « Anthropologie de l'histoire. La construction des identités et la perception du passé ». Thèse d'habilitation à diriger des recherches, manuscrit non publié, Université de Paris VIII, Département d'études hébraïques. 121 p.
- HEYMANN, Florence (2009) « Czernowitz, espaces juifs d'une ville palimpseste », *Les Cahiers du judaïsme*, « La rue juive », n° 25, p. 40-59.
- HIRSCH, Marianne et Leo SPITZER (2010) *Ghosts of Home. The Afterlife of Czernowitz in Jewish Memory*, Berkeley/Los Angeles/London : University of California Press. 362 p.
- LAPIERRE, Nicole (1989) *Le Silence de la mémoire*, Paris : Plon. 292 p.
- LAPIERRE, Nicole (2007) « Le cadre référentiel de la Shoah », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 3, p. 475-482.
- LIUBKIWSKYJ, Oleg (s. d.) « Die goldene Birne, Konzeptuelle Bilderausstellung », catalogue d'une exposition.
- RICEUR, Paul (2000) *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Le Seuil. 681 p.
- SAFRAN, William (2005) « The Jewish Diaspora in a Comparative and Theoretical Perspective », *Israel Studies*, vol. 10, n° 1, p. 36-60.
- SEBASTIAN, Mihail (1998) *Journal (1935-1944)*, Paris : Stock. 573 p.
- WEINGROD, Alex et André LÉVY (2006) « Paradoxes of Homecoming : The Jews and Their Diasporas », *Anthropological Quarterly*, vol. 79, n° 4, Fall, p. 691-716.